Document generated on 08/06/2025 7:14 a.m.

Études littéraires africaines

MUNRO (Martin), dir., *Haiti Rising : Haitian History, Culture, and the Earthquake of 2010*. Liverpool : Liverpool University Press, 2010, 200 p. – ISBN 978-1-846314-98-8

Aude Dieudé

Number 32, 2011

L'enfant-soldat : langages & images

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1018667ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1018667ar

See table of contents

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)
2270-0374 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Dieudé, A. (2011). Review of [MUNRO (Martin), dir., *Haiti Rising : Haitian History, Culture, and the Earthquake of 2010*. Liverpool : Liverpool University Press, 2010, 200 p. – ISBN 978-1-846314-98-8]. *Études littéraires africaines*, (32), 187–189. https://doi.org/10.7202/1018667ar

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

MUNRO (MARTIN), DIR., *HAITI RISING : HAITIAN HISTORY, CULTURE, AND THE EARTHQUAKE OF 2010*. LIVERPOOL : LIVERPOOL UNIVERSITY PRESS, 2010, 200 P. – ISBN 978-1-846314-98-8.

Voici bientôt deux ans que le tremblement de terre s'est produit à Haïti et cet ouvrage fait partie des rares recueils d'articles qui évoquent avec précision et nuance la richesse de la culture haïtienne, la complexité de cette histoire, ainsi que l'héritage artistique et littéraire inspiré par ce pays. L'événement tragique du 12 janvier 2010 a été largement diffusé, mais combien connaissent en détail le parcours de la première République noire ? Devenue indépendante le 1er janvier 1804 après la révolte des esclaves dirigée par Toussaint Louverture et ensuite Jean-Jacques Dessalines, la colonie française, baptisée Santo Domingo en espagnol et Saint-Domingue en français, reprit ses droits et son nom d'origine créole. Ayiti, qui signifie « Terre des hautes montagnes » et « Montagnes dans la mer », fut choisi par Dessalines en guise d'hommage au nom utilisé par la population amérindienne qui habitait l'île avant l'arrivée des Espagnols et de Christophe Colomb le 5 décembre 1492. Haïti est la première république et l'unique pays francophone indépendant des Caraïbes qui ait réussi à s'émanciper de la traite des esclaves qui faisait rage et liait l'Europe, les ports négriers africains et la Caraïbe. D'abord prisée pour son or par les Espagnols, cette île a été revendiquée par les Français dès les années 1640, en raison de la richesse de son sol ; ils y installèrent des plantations de tabac, puis de canne à sucre et de café. En 1790, Saint-Domingue devint la colonie française la plus prospère de l'Amérique grâce aux immenses bénéfices dégagés par l'exploitation des esclaves dans les industries sucrière et caféière. La révolte des esclaves de 1793 visait l'abolition de l'esclavage. Au début du dix-neuvième siècle, la révolution qu'ils menèrent à l'encontre de l'armée de Napoléon Bonaparte constitua l'unique victoire qui aboutit à la naissance d'une république américaine dont la majorité des habitants n'étaient pas des descendants d'Européens. Ils étaient, comme le souligne l'article de John D. Garrigus qui nous éclaire sur l'importance de ces ramifications historiques (p. 115), effectivement d'origine africaine. Cependant, ainsi que l'indique l'essai de Jean Casimir et Laurent Dubois, la reconnaissance de l'indépendance d'Haïti ne fut officialisée par la France que vingt ans plus tard, en 1825, et en échange d'une indemnité de soixante millions de francs. En plus d'hériter d'un territoire dont le sol avait déjà été largement exploité, les citoyens haïtiens se retrouvèrent dans la situation paradoxale de devoir verser une somme significative afin de voir les anciens coloni-

sateurs reconnaître leur indépendance. Étant donné que le gouvernement haïtien n'avait pas les moyens de verser ce montant, le pays dut, pour honorer ses dettes, souscrire à plusieurs prêts accordés par les banques françaises.

Ces précisions historiques sont nécessaires pour comprendre comment l'État haïtien s'est construit au fil des siècles et pour saisir les ressorts de son fonctionnement. Voici justement où réside tout l'intérêt de cet ouvrage succinct et accessible. Composé d'essais rédigés par des spécialistes des études haïtiennes, les vingt articles sont regroupés autour de quatre axes. Tout d'abord le rappel historique complet permet au lecteur de situer et de comprendre l'importance du passé et de ses ramifications présentes. Ensuite, les éclairages culturels, politiques et littéraires aident à saisir la richesse ainsi que la complexité de ce pays. Les écrits autobiographiques et les témoignages des rescapés contribuent, quant à eux, à dévoiler un aspect humain et touchant qui se rattache à la découverte difficile d'un soi intime, de son aliénation et de ses contradictions. Ces récits donnent également à voir la force des habitants de ce pays et la solidarité qui, malgré les épreuves, les injustices et l'oppression, a pu résulter de cette situation. Comme l'indique justement l'écrivain haïtien Dany Laferrière, cité dans l'article de Michael Dash, « il est inutile de pleurer sur Haïti. Haïti n'a pas besoin de larmes, mais de nouvelles formes d'énergie » (p. 67). En ce sens, cet ouvrage est un succès car Martin Munro nous présente un pays dont nous entendons très peu parler. Maryse Condé le confesse elle-même : l'aliénation culturelle dans laquelle elle a grandi s'explique par le fait qu'elle ne savait rien de l'histoire incestueuse qui reliait la France, l'Afrique et Haïti ou de figures historiques clés comme Toussaint Louverture et Jean-Jacques Dessalines (p. 147).

La beauté et la richesse complexe et unique d'Haïti sont souvent occultées et l'évocation de l'île donne souvent lieu à une série de clichés sur « le pays le plus pauvre du monde occidental » (p. 157). Cet ouvrage, composé d'essais éclectiques ainsi que de références précises pour poursuivre et approfondir nos connaissances, aurait cependant bénéficié de la présence d'un plus grand nombre de peintures et de photographies issues d'artistes haïtiens afin de compléter le propos apporté par les études. Ceci aurait permis de visualiser concrètement cette « richesse culturelle incomparable » (p. 153), pour reprendre les mots de Maryse Condé, preuve qu'il convient de dissocier la pauvreté matérielle de la pauvreté culturelle. Néanmoins, ce recueil, dont les bénéfices seront versés au Fonds de Soutien de l'Art Haïtien (Haitian Art Relief Fund, p. 2), demeure

incontestablement un livre rare qui donne la possibilité d'entendre, de lire et de voir par les mots le retour à la dignité d'un pays dont l'histoire, l'humanité, la générosité culturelle, la richesse humaine et littéraire nous échappent le plus souvent et sont rarement considérées en soi comme dignes d'intérêt. Pour plus d'informations, notamment sur le Fonds de Soutien de l'Art Haïtien, nous invitons les lecteurs à consulter le site suivant :
http://www.haitianartsalliance.org/harf.php.

■ Aude DIEUDÉ

NISSIM (LIANA), ÉD., *BOUBACAR BORIS DIOP.* TEXTES RÉUNIS ET PRÉSENTÉS PAR LIANA NISSIM. LECCE : ALLIANCE FRANÇAISE DE LECCE, 2010, 346 P. – ISBN 978-88-95343-06-8 (= *INTERCULTUREL FRANCOPHONIES,* N°18, NOV.-DÉC. 2010).

Ce numéro de la revue *Interculturel Francophonies* se consacre entièrement au grand romancier sénégalais Boubacar Boris Diop. Précédé d'une introduction de L. Nissim et d'un long entretien de cette dernière avec l'auteur, le volume rassemble dix articles. Le mérite de ce collectif est d'offrir, à partir de divers angles de lecture, une vue assez exhaustive de l'œuvre diopienne de 1981 à 2010.

Dans sa belle contribution sur les « droits et devoirs de l'imaginaire » (p. 51), Silva Riva réussit à faire le lien entre la pensée politique et l'engagement esthétique de B.B. Diop en proposant une lecture croisée de son recueil d'essais *L'Afrique au-delà du miroir* (2007) et de l'œuvre romanesque. Romancier novateur d'abord, aux prises avec les fantasmes du passé d'une société postcoloniale, penseur politique plus radical après le choc du génocide rwandais, il conjugue discours littéraire et discours essayistique dans une même conscience intellectuelle. Ali Chibani explore la même veine – une approche critique du romancier doublé du penseur politique –, mais en se focalisant sur *Les Petits de la guenon* (2009), roman-clé qui pose la question du pouvoir et de la violence en Afrique.

On connaît le rôle important que l'expérience du Rwanda a joué pour l'auteur sénégalais. Virginie Brinker parle à juste titre de l'« esthétique de la sobriété » (p. 254) qui apparaît dans *Murambi, le livre des ossements* (2000), et elle compare ce roman aux œuvres d'Abdourahman Waberi et Koulsy Lamko sur le même sujet, tout en procédant à une analyse rhétorique des mises en abyme de l'indicible dans ce corpus. Le « tournant poétique » (p. 253) qui se donne à lire dans *Murambi* rompt avec le ludisme et « le relativisme postmoderne » (p. 127) du roman *Le Temps de Tamango* (1981), livre analysé par